



## Les nouvelles formes de protestation sociale : « La marche des salopes » en Amérique Latine.

Nelly André<sup>1</sup>



Ocurre que en nuestra época, la vida cotidiana comienza a rebelarse. Y ya no por medio de gestos épicos como la toma de la Bastilla o el asalto al Palacio de Invierno, sino más bien de formas menos deslumbrantes, más bien menos episódicas, hablando cuando no debe, huyendo del lugar destinado al coro, aunque preservando su fisonomía propia. El símbolo por excelencia de esta rebelión es el movimiento de liberación femenina, justamente porque la mujer siempre fue símbolo por excelencia de la vida cotidiana. En el máximo de su sorpresa, el guerrero o el tribuno de la plebe advierten sobre sus responsabilidades por la ropa sucia o por la crianza de los niños. Con todo, la alteración del itinerario es más general: también las minorías étnicas, los ancianos, los pobladores, los inválidos, los homosexuales, los marginados, violan el ritual de discriminación y de los buenos modales y se colocan en el centro del escenario y exigen ser oídos.

José Nun, *La rebelión del Coro*.

### Introduction

Comme l'affirme José Nun<sup>2</sup>, le chœur se rebelle désormais. Ces dernières décennies, les femmes latino-américaines envahissent tous les lieux publics : les villes, les rues, les places, etc. Après avoir été confinées dans l'espace privé et invisibilisées, les femmes exigent d'être écoutées et surtout entendues ; elles passent « del silencio a la palabra » pour

<sup>1</sup> Nelly André : Docteure en Littérature hispano-américaine de l'Université d'Orléans ; membre principale du groupe de recherche SAL (Séminaire Amérique Latine), composante du laboratoire du CRIMIC, Université Sorbonne- Paris IV ; membre de la Fédération de Recherche sur le Genre (RING) de l'Université de Paris 8. [nellyandre@gmx.fr](mailto:nellyandre@gmx.fr)

<sup>2</sup> Nun José, *La rebelión del Coro: estudios sobre la racionalidad política y el sentido común*, Editoriales Nueva Visión, Buenos Aires, 1989.

paraphraser le titre de l'ouvrage de Maritza Villavicencio<sup>3</sup> sur les femmes péruviennes aux XIXe et XXe siècles. En Amérique Latine, ces nouveaux mouvements soulèvent de nouveaux problèmes, en remettant en cause les vieilles traditions, les us et coutumes des sociétés, les problèmes ancestraux et en développant de nouvelles pratiques sociales.

Les femmes latino-américaines ne forment cependant pas un groupe homogène puisque, aux dires d'Enrique Yepes dans un article intitulé « Las mujeres latinoamericanas en la búsqueda de transformaciones sociopolíticas »<sup>4</sup>, leurs luttes sont autant liées à leur genre, leur diversité ethnique, culturelle et de classe sociale qu'à la géographie diverse du continent. Ainsi, autour de ces marqueurs identitaires, les enjeux principaux de la lutte seraient la recherche de l'estime de soi et de la dignité. L'hétérogénéité de cette « rébellion » réside également dans les stratégies de luttes. Sont bien connues les femmes qui ont choisi leur rôle traditionnel et privé de Mère pour faire irruption dans l'espace public ; c'est le cas des Mères de la Place de Mai en Argentine, des Mères contre le service militaire dans les pays du Cône Sud ou encore des Mères contre le Paco en Argentine, etc. D'autres, par contre, ont fait le choix du genre féminin pour dénoncer la société et les inégalités sociales ; c'est le cas du mouvement « la marche des salopes » qui fait par ailleurs perdurer un des symboles de la lutte des femmes en Amérique Latine : la marche. Parlerait-on alors de « mouvement social sexué » comme le suggérait Danièle Kergoat<sup>5</sup> au début des années 1990 ?

Toutefois, le mouvement social en soi apporte une certaine cohésion du fait notamment que des individus –puisque, dans les mouvements de femmes, nous retrouvons bien souvent des hommes en faveur de l'égalité –se regroupent dans un même système d'action, c'est-à-dire qu'ils poursuivent des objectifs communs, partagent des symboles, voire l'affirmation d'une identité et circulent dans un espace militant partagé<sup>6</sup>.

Depuis avril 2011, une nouvelle forme de protestations sociales émerge conjointement dans presque tous les pays du monde, en réponse aux propos du policier canadien Michael

---

<sup>3</sup> Villavicencio Maritza, *Del silencio a la palabra. Mujeres peruanas del siglo XIX-XX*, ediciones Flora Tristán, Perú, 1992.

<sup>4</sup> Yepes Enrique, « Las mujeres latinoamericanas en la búsqueda de transformaciones sociopolíticas », Artículos de América Latina, en línea: <http://www.bowdoin.edu/~eyepes/latam/mujeres.htm>

<sup>5</sup> Kergoat Danièle, Imbert Françoise, Le Doaré Hélène, Senotier Danièle, *Les infirmières et leur coordination 1988-1989*, Paris, Lamarre, 1992, p.122 : « En bref, il ne s'agit pas de 'rajouter' les femmes comme un plus qui viendrait colorer le mouvement social [...]. Mais cela signifie que les rapports sociaux de sexe imprègnent en permanence en profondeur tous les mouvements, et que cette considération doit toujours être présente quand on les analyse ».

<sup>6</sup> Goirand Camille, « Penser les mouvements sociaux d'Amérique Latine. Les approches des mobilisations depuis les années 1970 », in *Revue française de Sciences Politiques*, vol.60, 2010, Presses de Sciences Po, Paris, p.454

Sanguinetti qui, lors d'une conférence sur la sécurité civile à l'Université de York au Canada le 24 janvier 2011, affirma « women should avoid dressing like sluts in order not to be victimized », en d'autres termes que les femmes doivent s'habiller de manière moins provocante, si elles ne veulent pas être victimes de violences physiques et/ou sexuelles. Cette phrase fut l'étincelle qui embrasa le monde et donna le jour à un symbole revendiquant le droit des femmes, la « SlutWalk ». Et les excuses publiques du policier Sanguinetti n'y changeront rien. Heather Jarris, Sorya JF Barnett, rejointes par Alyssa Trekah du groupe *Feminist Action* de l'Université de York, créent le collectif *SlutWalk Toronto*, loin de se douter de l'impact que leur action allait avoir dans le monde. Le Canada a ouvert la boîte de Pandore et provoqué un véritable « effet papillon » : de l'Amérique du Nord à l'Asie, en passant par l'Amérique du Sud, l'Europe et l'Afrique. « Slutwalk », « Marcha de las Putas », « Marcha das Vadias », « Marcha des Vagabundas », « Marche des Salopes » ; seul l'appellation change, pas la cause. Plus de 250 villes dans le monde ont, depuis, organisé des marches similaires.

Analysons alors ce mouvement international appelé en français « la Marche des Salopes » et en castillan « la Marcha de las Putas » : comment définir cette marche, ses codes et ses objectifs ? Comment l'Amérique Latine s'est-elle appropriée cette nouvelle protestation sociale ?



### **La slutwalk, les codes et les objectifs de cette marche**

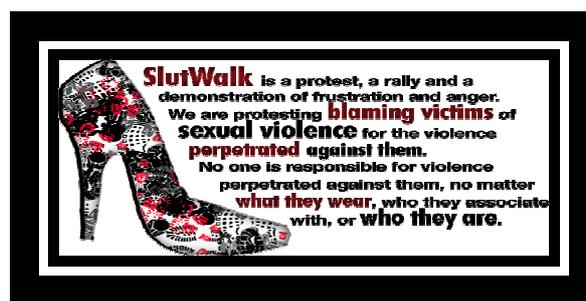
Parfois décrit comme un féminisme « nouvelle génération », ce phénomène actuel est une pratique culturelle disruptive qui interroge les identités et les représentations des femmes. L'objectif de la « Slutwalk » est avant tout la réappropriation du corps féminin, le refus de la femme d'être un objet soumis au bon vouloir des hommes. Elle dénonce la pensée phallogocentrique et affirme qu'aucune tenue vestimentaire, aucune attitude, aussi provocatrices qu'elles soient, ne justifient la violence et le viol.

Cette marche est ainsi un prétexte pour visibiliser les relations de pouvoir, inégales et injustes, entre hommes et femmes ; pour dénoncer les situations de violence et de harcèlements que les femmes du monde entier subissent au quotidien, dans la rue, à la maison, au lit, à l'école, au travail, etc. Elle est également une opportunité pour rendre compte des réalités multiples qui se cachent derrière les mots « slut », « salope » ou « puta » dans le monde, ainsi que des expériences multiples de violences subies par les femmes au quotidien, puisque tout type de

femmes s'y associe, toute origine, orientation sexuelle, classe sociale et situation sociale, y compris les travailleuses du sexe, mais pas uniquement. Pour toutes ces femmes, il est temps que la société cesse de tolérer les abus sexuels et condamne sévèrement les agresseurs au lieu de culpabiliser les victimes.

Sin miedo, sin censura y con el compromiso de responder ante cualquier tipo de justificación o argumento que apruebe la violencia protestamos, porque la realidad que vivimos a diario millones de mujeres en todos los continentes y de cualquier edad, clase y condición es sumamente agresiva. Exigimos NO MÁS VIOLENCIA en la cama, en la casa, en la calle, en la escuela, en la fábrica, la oficina, ni en el país. Las mujeres no sólo somos víctimas de los agresores, somos víctimas de sistemas que no nos respetan ni nos representan, no nos ofrecen los mecanismos para defendernos y no responden a nuestras necesidades. Por eso marchamos, contra eso protestamos y esta vez quisimos re-significar el término *puta* para reapropiarnos de las calles, de nuestros cuerpos y de nuestras vidas para ser más libres y para vivir en paz.<sup>7</sup>

Aujourd'hui, les femmes du monde protestent et se réapproprient les insultes. La marche est donc un phénomène global, une nouvelle « forme de mondialisation » selon Stuart Hall<sup>8</sup>, dans la mesure où il s'agit à la fois d'un phénomène mondial et local, en lien avec cette nouvelle culture de l'information, de la communication que représentent les réseaux sociaux. Chaque pays a sa propre identité, ses propres problèmes de société auxquels vient s'ajouter la violence. A chaque pays correspond une situation particulière mais les racines restent les mêmes. « Las culturas locales pueden moldear respuestas particulares a la hegemonía global » précise Zulma Palermo<sup>9</sup>. L'appel à une appartenance identitaire est sujet à la variable de l'appartenance à un lieu physique, à un groupe, à une mémoire collective, à des pratiques communes, c'est-à-dire à un « sujet collectif » (Zulma Palermo).



<sup>7</sup> Siles Fernanda, «La marcha desde las Putas», en ALAI, *América Latina en movimiento*, 14-06-2011. <http://alainet.org/active/47322&lang=es>

<sup>8</sup> Hall, S. (1991). «Lo local y lo global: globalización y etnicidad». In King, Anthony (ed.), *Culture Globalization and the World-System. Contemporary conditions for the representation of Identity*. Macmillan-State University of New York at Binghamton. Cité par Sepúlveda Sánchez Denisse, *La variable etnia/raza en los estudios de estratificación social*, rédigé dans le cadre du Projet *Desigualdades* (Anillo Soc 12, 2009-2012), novembre 2010: [https://www.academia.edu/1516661/La\\_variable\\_etnia\\_y\\_raza\\_en\\_los\\_estudios\\_de\\_estratificacion\\_social](https://www.academia.edu/1516661/La_variable_etnia_y_raza_en_los_estudios_de_estratificacion_social)

<sup>9</sup> Palermo Zulma, *Desde la otra orilla. Pensamiento crítico y políticas culturales en América Latina*, Alción ed., Argentina, 2005, p.39

Historiquement, la religion, la société, la culture patriarcale diffusent depuis des siècles des mythes pour définir la femme et différencier les femmes décentes des femmes « libres », cette éternelle confrontation entre Marie et Eve, ces deux figures antagoniques de la femme. L'histoire a créé des « modèles collectifs » (Halbwachs), forgé des mentalités sur le rôle de chaque sexe dans la société. « Nos sociétés ont en effet longtemps vécu accrochées au mythe de la « virilité », et à l'image d'une supériorité biologique, psychologique, juridique et spirituelle de l'homme »<sup>10</sup>, allant parfois jusqu'à la caricature : l'homme protecteur, fort, guerrier et la femme soumise, douce. Cette construction culturelle des hommes qui apprennent dès l'enfance à l'école, à la maison, etc., que l'homme doit être fort, courageux et agressif est encore tenace. En opposition à cette image, des contre-mythes de la virilité<sup>11</sup> sont construits : l'image de la femme libérée apparaît. La masculinité est alors en crise face aux mouvements de l'égalité des genres, face à ces mouvements de femmes qui s'autodéfinissent « salopes » afin de défier le machisme et la société conservatrice. Ainsi, les actions des femmes sont à la fois marquées par la recherche de formes alternatives pour mieux exister et par le poids des identités traditionnelles et us et coutumes adoptées par la société. Les mouvements sociaux préfiguraient alors l'émergence de nouvelles relations sociales et la possibilité d'une transformation profonde de l'organisation de la société.<sup>12</sup>

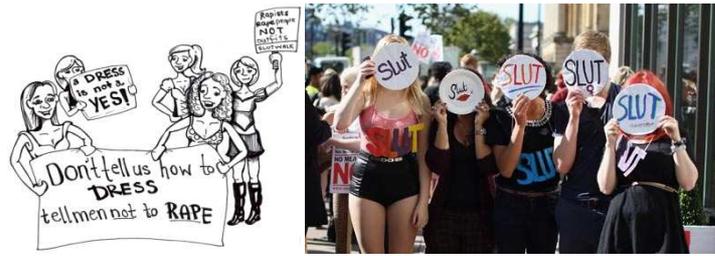


Afin de lutter contre la « Slut-shaming », ou la culpabilisation des victimes de viol, les mouvements ont adopté la marche dans les rues, la visibilisation urbaine. L'appel au rassemblement est lancé à travers les réseaux sociaux, et plus particulièrement *Facebook* avec quelques consignes libres d'être appliquées ou non : être habillé de manière très sexy, suggestive et provocante, et surtout porter des talons aiguilles, image représentative par excellence de ce mouvement. Les lieux de manifestation choisis sont les capitales et grandes villes des différents pays et le slogan commun à toutes les marches du monde est « Non c'est non », auquel se trouvent associés ceux de « ne nous dites pas comment nous habiller. Dites aux hommes de ne pas violer », « toutes des salopes », « I'm a slut but not yours », inscrits sur des pancartes ou sur le corps des différents participants.

<sup>10</sup> Chombart de Lauwe P., « Introduction », *Images de la femme dans la société*, *Revue Internationale des Sciences Sociales*, vol.XIV, n°1, Paris : UNESCO, 1962, p.13

<sup>11</sup> Op.cit., p.13

<sup>12</sup> Evers Tim, « La faz oculta de los movimientos sociales », 1985. Cité par Vargas Valente Virginia, «Apuntes para la reflexión feminista sobre el movimiento de mujeres», en línea: <http://www.ub.edu/SIMS/pdf/GeneroClaseRaza/GeneroClaseRaza-07.pdf>



Le code le plus important associé à toutes les marches est certainement celui de la réappropriation d'un terme négatif et péjoratif souvent affublé aux femmes : « slut, « puta » « salope », « putain », etc. Se réapproprier ce terme stigmatisant est une attitude libertaire et libératrice dans la mesure où il définit soit les travailleuses du sexe, soit les femmes qui ne sont pas suffisamment « décentes » selon d'autres (à cause de leur tenue vestimentaire ou de leur sexualité libérée), mais certains hommes l'utilisent également pour se venger d'une femme qui aurait refusé leurs avances. Ce terme est donc une arme pour stigmatiser la femme. Comme le signale Marta Lamas:

El estigma genera mucha vulnerabilidad social y, además, es absolutamente discriminatorio. Si el comercio sexual ocurre entre una persona que vende y otra que compra, ¿por qué sólo se estigmatiza a quien vende y no a quien compra? Habría que eliminar la definición del trabajo sexual como “prostitución”, pues es una de las formas de violencia simbólica más insidiosas contra las mujeres. Ese es también el sentido de la Marcha de las Putas, una batalla por la resignificación simbólica que, aunque no acaba por sí sola con la separación ideológica entre las mujeres decentes y las putas, provoca una reflexión muy necesaria respecto a la doble moral. La valoración desigual de la actividad sexual humana, comercial o gratuita, es el andamiaje moral que rige la sociedad. No es lo mismo que un hombre tenga una expresión sexual libre a que la tenga una mujer. Por eso la doble moral se expresa con ideas absolutamente machistas: “ella se lo buscó”, “ella lo provocó con su forma de andar, de vestirse”, “si fuera decente, se habría quedado en su casa”, etc...<sup>13</sup>



### **«Alerta que camina la marcha de las Putas por América Latina». La «marche des salopes» en Amérique Latine**

En Amérique Latine, aujourd'hui, les femmes ont le sentiment d'être agressées quotidiennement dans les rues, à cause des insinuations sexuelles des hommes, à cause de cette considération masculine que la femme est un objet sexuel, à

<sup>13</sup> Lamas Marta, « La marcha de las putas », 13/06/2011, *Proceso.com.mx*, en línea: <http://www.proceso.com.mx/?p=272467>

cause d'attitudes et de réflexions désobligeantes.

Un rapport de la CEPAL en 2009 révélait qu'en Amérique Latine et dans les Caraïbes, 40% des femmes sont victimes de violence physique et 60% de violence psychologique. Selon l'Organisation Panaméricaine de la Santé (OPS), entre 17% et 53% des femmes latino-américaines pourraient être victimes de violence physique et/ou sexuelle de la part de leur conjoint dans 12 pays d'Amérique Latine. Le rapport précise par ailleurs que dans 7 de ces pays, plus d'une femme sur quatre affirme avoir subi la violence de leur conjoint. En Bolivie, par exemple, 7 femmes sur 10 ont déjà été victimes de violences sexuelles, allant du harcèlement, des gestes déplacés au viol.

### Violencia contra la mujer en A. Latina



14

Un grand nombre de villes sont la scène de manifestations de peur et d'insécurité, ce qui rend difficile la mise en place d'une convivialité démocratique. Comme l'affirment les marcheuses sur leurs pancartes lors des manifestations : « yo no quiero sentirme valiente al salir a la calle... yo quiero sentirme libre ». Fernanda Siles témoigne par ailleurs d'une expérience vécue dans les rues uruguayennes :

Eran ya un poco más de las diez de la noche y me había quedado sin saldo para llamar al taxista que suelo llamar cuando salgo sola, pero como una amiga se animó a salir conmigo, entonces me relajé y pensé: “bueno, acompañada da menos miedo”. Salimos las dos a la calle principal a buscar taxi y, desde que cruzamos del portón de la casa, empezamos a escuchar: “adiós bárbaras”, “qué buenas que están” y demás “piropos” (acoso) que sólo me causan rabia. (...)

¿Por qué no podemos caminar tranquilas, vivir en paz? ¿Desde cuándo la noche, las calles y el mundo le pertenecen a alguien? Más que como interrogantes, como exclamaciones llenas de rabia flotaban estas inquietudes en las distintas discusiones que se sostuvieron en Matagalpa y en Managua para organizarnos y manifestarnos por

<sup>14</sup> «Violencia contra la mujer se cobra 1.800 vidas en América Latina este año», 25/11/2013, *La prensa.hn*. <http://www.laprensa.hn/mundo/americalatina/428424-98/violencia-contra-la-mujer-se-cobra-1-800-vidas-en-america-latina>

situaciones que diariamente en todos los ámbitos de nuestra vida tenemos que enfrentar cada una de nosotras, mujeres, desde nuestras particularidades.<sup>15</sup>

Cet exemple illustre parfaitement une situation commune aux femmes et n'est en aucun cas un fait nouveau, comme le signale Agustín Clément en décrivant la situation des femmes de sa famille. En effet, dans les années 1970, sa mère était critiquée parce qu'elle fumait en public ; dans les années 1950, sa grand-mère était décriée parce qu'elle portait des pantalons ; dans les années 1930, la société désapprouvait le divorce de son arrière-grand-mère.<sup>16</sup>

Dans ce contexte, les femmes latino-américaines de différents milieux sociaux, ethniques et religieux réclament de véritables politiques publiques et des actions efficaces afin de contrer l'importance de la violence sur leurs vies. Un programme a donc été lancé en 2006 afin de promouvoir le droit des femmes et d'améliorer la convivialité citoyenne ; il s'agit de « Ciudades seguras : violencia contra las mujeres y políticas públicas ».

Certains hommes politiques continuent cependant à véhiculer une mentalité machiste. Au Honduras, par exemple, un journaliste, également député au Congrès, manifesta dans son programme d'opinion que les femmes qui s'habillent de manière provocante excitent les hommes et leurs font perdre les bonnes manières. L'être humain ne serait donc qu'une bête sauvage répondant à des instincts primitifs. Les choix vestimentaires des femmes, leurs désirs, leurs goûts personnels et leurs propres personnalités, tous ces droits ne doivent donc pas être considérés. Pour ce journaliste et homme politique, une femme choisit sa tenue vestimentaire pour provoquer une réaction précise et voulue chez l'Autre.

Il n'est malheureusement pas le seul à penser ainsi puisque, selon cette même logique, le maire de Novolato au Mexique a décidé de prendre des mesures interdisant le port de la minijupe et en contrôlant la tenue vestimentaire des femmes et surtout des jeunes filles afin d'éviter les grossesses adolescentes. Au Mexique, les femmes se plaignent par ailleurs de subir au quotidien les commentaires désobligeants prononcés par les hommes politiques et les policiers depuis des années. En 2011, à Juarez, par exemple,

Los manifestantes portaban mantas en las que se observaban imágenes del exgobernador de Chihuahua, Francisco Barrio, el actual fiscal de Justicia en el estado, Manuel Salas y el extitular de la Procuraduría General de la República, Arturo Chávez

---

<sup>15</sup> Fernanda Siles, «La marcha desde las putas », op.cit.

<sup>16</sup> Clément Agustín, « La marcha de las putas », 22/10/2011, in *La prensa.com*.

<http://www.prensa.com/impreso/%C2%B4la-marcha-de-las-putas%C2%B4-agustin-clement/34296>

Chávez, en las que se destacaban citas alusivas al vestir o las actividades de las mujeres como causa de la agresión de que han sido víctimas.<sup>17</sup>

Le 1 septembre 2013, à Monterrey, une nouvelle « marche des salopes » réclamait la fin de la violence de genre, fait quotidien au Mexique mais qui reste sans intérêt pour la justice. Melissa Garcia, artiste mexicaine, a manifesté les seins à l'air en portant une pancarte sur laquelle était inscrit qu'elle exerçait son droit à montrer ses seins en public. Les femmes interpellaient les hommes et demandaient le respect : « No quiero tu piropo, quiero tu respeto ».

Une des organisatrices de la marche de Mexico, Minerva Valenzuela, exprime clairement les revendications des femmes dans le monde :

*Aunque use medias de red y tacones de aguja: si digo no, significa no.*

*Aunque la apertura de mi falda suba hasta mi muslo: si digo no, significa no.*

*Aunque en cualquier momento decida no consumir el acto sexual: si digo no, significa no.*

*Aunque me ponga una borrachera marca diablo: si digo no, significa no.*

*Aunque baile de forma sensual: si digo no, significa no.*

*Aunque el escote de mi vestido sea tentador: si digo no, significa no.*

El objetivo de la marcha es exigir respeto y protección de parte de los violadores, y también decirle a la sociedad y al gobierno que no se puede ya seguir culpando a las mujeres porque supuestamente parecen putas. ¡Como si ser trabajadora sexual fuera una razón para ser agredida sexualmente! Hay un hecho incontrovertible: los agresores sexuales deben aprender a controlarse. Por eso resulta imprescindible que las personas expresen su repudio, a tono con esta Marcha de las Putas. Algo importante: la convocatoria fue no sólo para mujeres, sino que estuvo abierta a todas las personas, de cualquier expresión y orientación de género, profesión, nivel educativo, raza, etnia, edad, capacidad, comprometidas en la lucha contra la violencia sexual.<sup>18</sup>

En Uruguay, la convocation lancée sur les réseaux sociaux en 2012, et soutenue par l'ONG Cotidiano Mujer, utilisait le slogan suivant : «Basta de estereotipos, basta de justificar abusos, basta de criar abusadores, basta de condenar a las víctimas, basta de vergüenza, basta de miedo, basta de silencio. No es No».<sup>19</sup> Lors de cette marche, les femmes ont dénoncé les propos du président José Mujica, lors de son déplacement au Brésil, qui demandait à ceux qui souhaitaient la démission du président de la Banque de la République d'Uruguay de consacrer

---

<sup>17</sup> Rodríguez Mauricio, « Exigen mujeres de Juárez respeto y alto al acoso en "Marcha de las Putas" », 14/08/2011, in *Proceso.com.mx*. <http://www.proceso.com.mx/?p=278614>

<sup>18</sup> Lamas Marta, op.cit.

<sup>19</sup> « Alerta que camina la marcha de las putas por América Latina », 16/12/2012, in *República.com.uy*. <http://www.republica.com.uy/alerta-que-camina-la-marcha-de-las-putas-por-america-latina/>

plutôt leur temps à contrôler leurs épouses. De nombreuses personnes ont réagi aux propos du président uruguayen, comme la sociologue Teresa Herrera par le biais de Facebook :

Sr. Presidente: la ideología de ejercicio del poder de los varones hacia las mujeres es la más antigua del mundo, más aún que la relación pobreza-riqueza y su justificación ideológica está, lamentablemente, avalada en todas las culturas. Por lo tanto, es mucho lo que tenemos de arraigado y debemos desaprender y aprehender nuevas formas de conocernos y relacionarnos. Las mujeres no necesitamos ser controladas, es más, el control es el primer paso de la violencia hacia nosotras. Lo invito a reflexionar sobre esto, sobre la naturalización de las formas de dominación hacia las mujeres y los lugares que ocupamos en la sociedad. Somos seres humanos, igual que los varones y merecemos el mismo respeto y libertad de acción. Habrá justicia, cuando haya equidad entre los géneros.<sup>20</sup>

José Mujica a donc présenté des excuses publiques à toutes les femmes qu'il a pu offenser.

La violence faite aux femmes est un véritable problème de société en Amérique Latine ; au Pérou, la situation est particulièrement alarmante. Chaque mois, douze femmes sont victimes de féminicide conjugal selon les chiffres du ministère des Femmes et Populations Vulnérables du Pérou.

En el Perú, por ejemplo, 60 de cada 100 mujeres son víctimas de violencia física, psicológica y sexual por sus parejas, según datos oficiales. De otro lado, la Policía Nacional del Perú reporta que el número de denuncias recibidas en las comisarías de Lima Metropolitana y el Callao sobre violencia familiar se incrementó casi en 30 por ciento, entre 1999 y 2004. Estas cifras son sólo la punta de un iceberg; diversos estudios revelan que solo una de cada cuatro mujeres víctimas de violencia familiar presenta denuncia ante la policía.<sup>21</sup>

En 2010, sur près de 100000 plaintes pour violences, près de 90% des victimes étaient des femmes. La ministre péruvienne de la femme, Aida García, avait alors souhaité la création d'une « justice de genre » et des tribunaux spécialisés. Le cas du Pérou en est un exemple frappant. Neuf femmes sont maltraitées chaque heure et 70 sont agressées sexuellement chaque jour selon des données gouvernementales. Selon l'ONG espagnole *Feminicidio.net*, 65% des femmes mariées péruviennes ont souffert de violence conjugale ou d'abus de la part de leur (ex) partenaire amoureux. L'Organisation Mondiale de la Santé rapporte que 70% des

---

<sup>20</sup> « Mujica desata una tormenta política tras sus dichos », 10/12/2012, in *expectador.com*.

<http://www.espectador.com/politica/254202/mujica-desata-una-tormenta-pol-tica-tras-sus-dichos>

<sup>21</sup> Macassi León, Ivonne; coord., *El miedo a la calle. La seguridad de las mujeres en la calle*, Lima: Centro de la Mujer Peruana Flora Tristán; Centro de Intercambio y Servicios para el Cono Sur, 2005, p.11. En línea: <http://www.flora.org.pe/pdfs/PDF%20EL%20MIEDO%20A%20LA%20CALLE.pdf>

cas de meurtre de femmes au Pérou sont commis par un partenaire amoureux, présent ou passé.<sup>22</sup>

A Lima par exemple, le 9 novembre dernier, eut lieu la troisième édition de la marche. «Ni santas ni putas, solo mujeres» y «No soy una vagina, tampoco unos pechos, soy una mujer exigiendo sus derechos» furent quelques slogans de cette manifestation. Dans ce pays profondément machiste, les femmes ont rappelé que la violence envers la femme ne transforme pas un homme en superman. La nouveauté de cette troisième édition est la revendication de la sécurité dans les rues même de nuit. L'ouvrage *El miedo a la calle* précise en effet que les risques d'agression sont accrus la nuit, notamment parce que les rues sont souvent vides.



Si bien, la posibilidad de ser agredido o atacado estaría latente en todo momento, algunos participantes –especialmente de sectores empobrecidos y en relación con la salida al trabajo –señalaron un mayor riesgo en la noche o la madrugada, especialmente por la ausencia de personas en la vía pública (falta de control social).<sup>23</sup>

Pour toutes ces raisons, le collectif P.U.T.A.S a vu le jour et les marches s'organisent dans de nombreux pays d'Amérique Latine « Por Una Transformación Auténtica de la Sociedad ».

Il convient également de signaler qu'en Amérique Latine, un certain nombre d'artistes luttent en faveur du droit des femmes. C'est le cas de Karla Lara au Honduras ou de l'auteur-compositeur-interprète Gabriela Baca Vaugh à travers les paroles de ses chansons. « La Baca Loca », tel est son nom d'artiste et la chanson éponyme « Con la misma moneda » est une exhortation dans un style reggaetón à la liberté des femmes et aux droits au respect. Les paroles de cette chanson résument parfaitement le combat des « marches des salopes » et les différentes pancartes présentes et expressions de « bodyart » dans les manifestations. Les femmes ne veulent plus de réflexions salaces, de gestes déplacés.

<sup>22</sup> Lavoie-Mathieu Geneviève, « ¡Basta ! A la recherche des causes profondes de la violence faite aux femmes péruviennes », 3/12/2012, in *Le journal des alternatives*, Canada :

<http://journal.alternatives.ca/spip.php?article7053>

<sup>23</sup> Macassi León, Ivonne; coord., *El miedo a la calle. La seguridad de las mujeres en la calle*, op.cit., p. 40

Psst, pssst, adiós amor...  
Me tenés de un ovario con esas canciones,  
en que según vos, te llueven calzones.  
¿Qué sentirías si te pusiera  
en una canción con el culo pa' fuera?,  
¿qué sentirías si por la calle fueras  
y en cada esquina un cabrón te jodiera?  
¿Ah?, adiós amor,  
Te creés boxeador, te creés gran cantante,  
te creés presidente y sos un don nadie.  
Si vas por la calle recordá respetar,  
te parió una mujer no seas animal.  
Si tu mama te viera las groserías,  
de las dos orejitas te jalaría.  
Ponete pa'bajo, ponete pa'riba,  
bien lindo te ves, con esa barriga.

Coro: Quiero caminar sin que me jodan,  
sin que chiflen en la esquina... (repetir)

(...) Coro: Quiero caminar sin que me jodan,  
sin que chiflen en la esquina;  
vestirme bonita para ir a pasear,  
sin que me moleste ningún charlatán...



## Conclusion

La violence de genre requiert l'engagement de toute la société et l'évolution des mentalités. Les politiques publiques doivent créer la ville de demain plus sûre et plus solidaire. Aussi, les « marches des salopes » du monde entier souhaitent être un espace de visibilité afin d'ouvrir le débat sur la situation de la femme dans le monde, afin de sensibiliser les pouvoirs publics pour qu'ils appliquent les lois en vigueur, qu'ils remettent en cause le système patriarcal et phallogocentrique qui régit les sociétés, notamment en Amérique Latine.

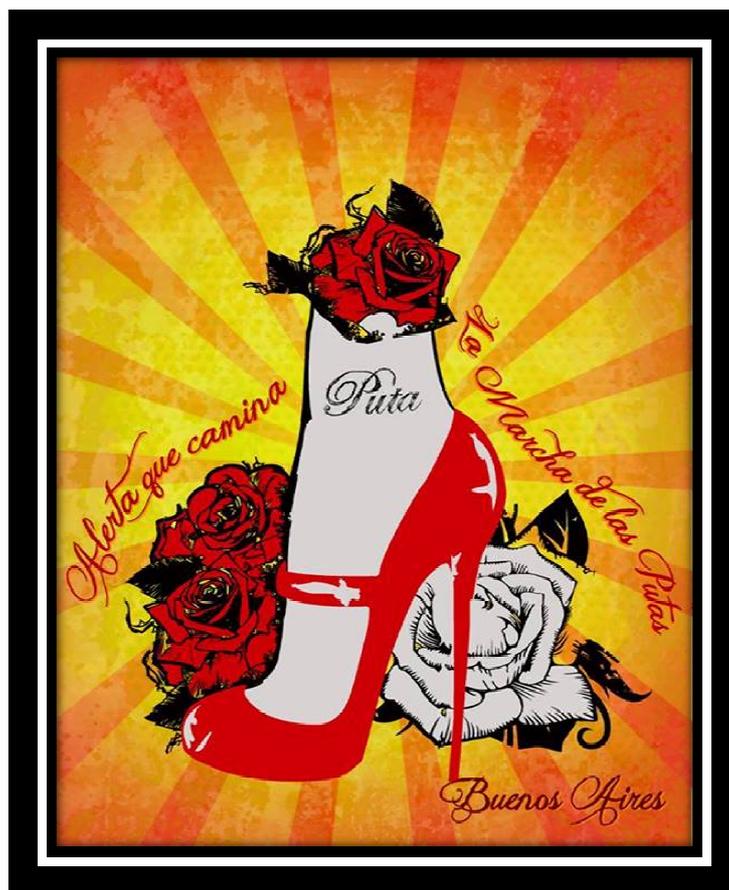
Afin de contrer la violence des genres, les droits des femmes doivent être reconnus et respectés et la culture de discrimination qui brime la liberté et empêche les femmes de

trouver leur juste part de pouvoir et d'autonomie doit être changée. Après tout, la lutte contre la violence faite aux femmes débute avec les femmes qui mènent des campagnes, dénoncent les injustices et brisent les tabous pour défendre leurs droits.<sup>24</sup>

Je conclurais avec ces propos d'une défenderesse de la cause des femmes, Taslima Nasreen :

Les mauvaises femmes n'écourent jamais l'avis de personne  
Vont où bon leur semble  
Rient aux éclats  
Et crient à tue-tête,  
Les mauvaises femmes sèment la pagaille.  
(...)  
Les mauvaises femmes foncent droit devant,  
Elles ne craignent pas la tempête avant d'affronter l'océan.

J'ai terriblement envie d'être une mauvaise femme.<sup>25</sup>



<sup>24</sup> Lavoie-Mathieu Geneviève, op.cit.

<sup>25</sup> <http://www.cvfe.be/sites/default/files/doc/ep2011-15-ginger-slutwalks-synth.pdf>